

PRÉLUDE

C'est en relisant le *Journal* de l'abbé Mugnier que j'ai fait la rencontre du jeune Philippe Daudet, fils de l'écrivain royaliste et antidreyfusard Léon Daudet et petit-fils d'Alphonse Daudet, auteur qui m'a si souvent transporté – c'est le cas de le dire – avec sa *Diligence de Beaucaire*, lue et relue, *Les Étoiles*, et bien d'autres récits encore où mon Midi natal se trouve magnifié. Adeline Reynaud, la mère d'Alphonse Daudet, était d'ailleurs issue d'une famille vivaroise, établie au mas de la Vignasse, à Auriolles, près de Ruoms. Ainsi, ce Philippe Daudet que je viens juste de croiser a trouvé le moyen d'avoir comme moi des ancêtres ardéchois.

J'aime l'abbé Mugnier, sa curiosité insatiable, son esprit en éveil, son absence d'ambition mêlée à son dandysme, qui lui fit porter la même vieille soutane élimée et des souliers cloutés à travers les salons les plus en vue du faubourg Saint-Germain ; son éclectisme le faisait se désigner lui-même par ces mots : « Je suis l'abbé Pluriel » ; il fut républicain, dreyfusard, plutôt défiant ou dédaigneux envers la hiérarchie cléricale, toujours à l'affût des idées nouvelles, cherchant la compagnie des

esprits les plus brillants ; il tint son journal avec régularité de 1879 à 1939, six décennies, traversant des périodes bien différentes et différemment agitées, fin de siècle, Belle Époque, Grande Guerre, Années folles, Deuxième Guerre mondiale, notant avec soin ce qui s'était dit tel jour, à la soirée de telle duchesse ou de telle personnalité, quelles fleurs ornaient la table, quels mots d'esprit avaient fusé, quelles idées avaient été échangées, qui avait pris le parti ou le contre-pied de qui. Et ils ne doivent pas être si nombreux ceux qui, comme lui, ont eu l'occasion de recueillir les témoignages de M^{me} Forain à propos de Rimbaud, d'Huysmans à propos de Flaubert ou Maupassant, et de déjeuner ensuite avec Cocteau, Valéry ou Céline.

Mugnier croise Philippe Daudet lors d'un déjeuner chez Julia Daudet, la veuve d'Alphonse, le 10 février 1919. L'enfant vient d'avoir dix ans. Mais c'est lors d'une autre visite, toujours chez Julia Daudet, le 27 novembre 1923, qu'il apprend par les confidences de Lucien Daudet, oncle de Philippe et grand ami de Proust, que Philippe, dont on vient d'annoncer la mort naturelle dans les journaux s'est en réalité suicidé. Ce même jour *Le Petit Parisien* mentionne en effet dans un entrefilet que le fils de M. Léon Daudet vient de mourir « dans sa quinzième année, après une courte maladie ».

Les lecteurs de ce journal avaient pourtant pu lire, deux jours plus tôt, le dimanche 25 novembre, dans la rubrique « Faits divers », ces quelques lignes :

Un jeune homme d'une vingtaine d'années a tenté de se suicider, boulevard Magenta, dans un taxi, en se tirant une balle dans la tête. État grave, Lariboisière.

Mais le samedi 24 novembre, l'identité du suicidé n'était pas encore établie et les journalistes du *Petit Parisien* ne pouvaient la deviner; trois jours après ils s'en étaient tenus à la version donnée par la famille Daudet qui, dans un premier temps, avait prétendu que Philippe était mort d'une méningite foudroyante, le suicide n'étant jamais très bien vu.

Pourtant, le jour de sa visite à la morgue de l'hôpital Lariboisière, Léon Daudet avait bien signé un acte reconnaissant le suicide et une renonciation à l'autopsie; dans le même temps, son ami le docteur Lucien Bernard qui l'accompagnait avait établi un certificat médical attestant des troubles nerveux de l'adolescent afin qu'on puisse donner au défunt des obsèques religieuses.

Celles-ci avaient eu lieu le mercredi 28 novembre à Saint-Thomas-d'Aquin puis au Père-Lachaise. Pour la cérémonie, une affluence considérable se pressait sous la nef baroque qui, aux temps troublés de la Révolution, avait été dévolue au culte de la Raison. Tous les activistes de l'Action française étaient là, vaillants ligueurs, commissaires et Camelots du roi. Le duc d'Orléans, grand ami de Léon Daudet mais banni de France, s'était fait représenter par le comte de Bourqueney. Léon et Marthe Daudet avaient d'ailleurs choisi de donner le prénom du prétendant au trône, Philippe, à

leur premier fils. Ducs, duchesses, comtes et comtesses, se bousculaient dans les travées ; tout le gratin de la *Recherche* s'y trouvait rassemblé. Il ne manquait que Marcel Proust en personne, qui avait eu la mauvaise idée de mourir un an plus tôt. Cependant, le lendemain, dans la longue liste des noms de personnalités que citait *L'Action française*, on trouvait celui du frère de Marcel, Robert Proust, accompagné de son épouse. Pour ce qui est du monde des lettres, l'article mentionnait les noms de Paul Bourget, Maurice Barrès, Raoul Ponchon, Paul Morand, François Mauriac, Jean Cocteau, Joseph Kessel, Raymond Radiguet, toute une brochette d'hommes de lettres que les surréalistes s'approprièrent à vouer aux gémonies, si ce n'était déjà fait.

Car la scène artistique et littéraire était en train de changer. Un an plus tard, le 15 octobre 1924, André Breton allait publier le premier *Manifeste du surréalisme*, aux éditions du Sagittaire, chez Simon Kra. Et un vent nouveau s'appropriait à souffler sur le Paris des arts et lettres.

VARIATION

Nous sommes le mercredi 6 décembre 2023. Cela fait tout juste cent ans, à quelques jours près, qu'un chauffeur de taxi, surpris par une détonation, s'est arrêté en face du 126, boulevard de Magenta, puis retourné pour constater qu'à l'arrière de son véhicule son jeune client venait de s'affaîsser sur son siège, la tête en sang.

Aujourd'hui, comme dirait la marquise de Sévigné, « il fait mouillé, il fait brouillard ». J'aborde le boulevard de Magenta à son débouché sur la place de la République avec l'intention de remonter à pied jusqu'à la hauteur du n° 126.

C'est toujours la même histoire qui me pousse, comme s'il s'agissait pour moi de retrouver des voies secrètes de communication avec le passé afin d'animer ou de réanimer le présent et que c'étaient les lieux qui pouvaient m'en délivrer les clés les plus efficaces; une quête qui le plus souvent me semble vaine mais à laquelle je m'accroche pourtant, comme un naufragé à sa bouée. Du reste, j'ai toujours aimé marcher dans les rues de Paris, mais je n'ai cependant jamais trouvé très attrayant ce boulevard auprès duquel j'ai longtemps vécu; trop rectiligne, trop encombré et comme contaminé par la proximité de deux gares qui rejettent vers lui leurs officines de change ou leurs hôtels sans attrait.

Aujourd'hui cette remontée me semble interminable, les numéros s'égrènent avec une lenteur qui me désespère, je dois me garder des cyclistes qui filent à vive allure sur les pistes tracées en vert sur les trottoirs, ronger mon frein quand je dois longer la longue façade métallique du marché Saint-Quentin; un peu plus haut je suis doublé par deux jeunes Noirs à capuche dont l'un dit à l'autre : « Tu sais, je rêve de faire un repas africain. » Je songe au maquis *Tantie j'ai faim*

où je mangeais de si bons attiékés quand j’habitais à Yamoussoukro. Cela me distrait un peu. Mais il y a encore, pour ralentir cette fastidieuse progression des numéros, ces sortes de trouées que représentent les croisements du boulevard de Strasbourg ou de la rue Lafayette.

Comme pour me donner du cœur à l’ouvrage, apercevant sur ma droite la façade de la gare de l’Est, je me récite mentalement quelques vers d’Aragon :

*Oh la Gare de l’Est et le premier croissant
Le café noir qu’on prend près du percolateur
Les journaux frais Les boulevards pleins de senteurs
Les bouches du métro qui captent* les passants*

Mais cet après-midi les boulevards ne sont pas pleins de senteurs. Quand paraît le fronton de la gare du Nord, c’est Rimbaud qui vole à mon secours. Je le vois surgir, hagard, pour me demander de lui avancer les treize francs que lui réclame le contrôleur. Il a dû me prendre pour son prof de rhétorique Georges Izambard.

Bon, tout cela m’a aidé à franchir sans flancher les dernières longueurs et me voici enfin rendu à hauteur du 126.

* Les astérisques renvoient aux notes réunies en fin de volume.

Mais au lieu de me retrouver à côté de l'un de ces vieux taxis de la marque Brasier, un modèle tout à fait semblable à celui auprès duquel se tient le chanteur Boris Vian sur la pochette de son vinyle le plus connu, je me retrouve devant le néon rouge et la devanture clinquante d'une pizzeria. Les chaises en bois laqué de sa terrasse sont bien rangées et à cette heure il n'y a absolument personne sous les auvents rouge et vert.

En lieu et place du jeune agonisant de quatorze ans et demi (mais qui en paraît vingt car il est costaud, mesure un mètre soixante-douze et chausse du 43) c'est un mannequin en forme de clown planté devant la porte d'entrée de cette pizzeria qui m'accueille. Avec son gros nez rouge, son haut-de-forme noir, son énorme nœud papillon vert à pois blancs, sa queue de pie, sa culotte bouffante et ses galoches à la Charlot, il trône devant cet établissement désert et semble avoir été disposé là pour me signifier que ma quête est parfaitement dérisoire.

Pourtant, je m'accroche et, par bonheur, une rencontre va me redonner espoir : le soir de ce même jour j'ai rendez-vous avec une amie au Panthéon pour visiter l'exposition « Oser la liberté » qui a pour objet l'histoire de l'esclavage et de son abolition. Un portrait de Toussaint Louverture que je connais bien orne l'affiche : il est dû à l'artiste d'origine haïtienne François Cauvin et a servi de bandeau à mon livre *Ma vie à Saint-Domingue*. Je suis déjà un peu chez moi.